6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 9 fr. 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Samedi 6 JUIN 1908

ÉMILE ZOLA AU PANTHÉON

Etant à peine sortis de l'âge religieux, les hommes de ce temps ont encore besoin de représentations symboliques, tout comme leurs braves ancêtres du XVe siècle n'eussent espéré bouter l'Anglais dehors si la vaillante Jeanne n'avait mené le roi Charles se faire sacrer à Reims. Zola au Panthéon, c'est l'affirmation de la Vérité et de la Justice comme souveraines. Il ne reste plus qu'à les installer au for des consciences et dans les actes publics.

Est-ce donc détourner le Panthéon de sa sereine destination que d'en faire l'étape vers le règne attendu ? S'il était vrai qu'on n'y dût admettre que les hommes sur qui la paix des opinions et des partis s'est faite dans l'admiration de leur génie, est-ce que la Révolution y aurait installé ses tribuns et l'Empire ses généraux et fonctionnaires ? Chaque âge glorifie ses morts pour avoir été de hardis et combatifs vivants. D'admettre aujourd'hui Zola au Panthéon n'en ferme d'ailleurs pas l'entrée à Balzac, qui fut royaliste et catholique, mais par dessus tout le plus grand créateur littéraire du dix-neuvième siècle.

Aussi, n'est-ce pas l'écrivain que je suis allé saluer sous les poings tendus, mais désormais impuissants, des hommes de force et de mensonge : c'est l'homme qu'il y a dix ans je saluais sous les mêmes poings armés de gourdins. Ce héros — et quel autre nom lui donner ! — a violé la Loi. Oui, mais pour la dépasser et la contraindre à se dépasser et à se mettre au niveau de la Justice !

Il a affirmé un vaillant et salutaire mépris de la chose jugée, iniquement et traitreusement jugée. Il a sauvé un homme de la torture morale et physique, et la France de la honte. Un écrivain, un savant, un homme d'Etat, acclamés de leur contemporain peuvent, doivent attendre qu'un demi siècle au moins ait passé et que d'autres hommes aient jugé leur œuvre. L'éternelle vérité et l'éternelle justice ne connaissent ni délai ni prescription. Emile Zola est chez lui au Panthéon.

× × ×

Son œuvre littéraire, où l'on ne voulut voir d'abord que recherche du scandale et vaniteux amour de la réclame, l'avait fortement préparé d'ailleurs à l'acte qui la couronna et la compléta. Certains montrent encore à présent une certaine surprise en face du mouvement résolu qui le jeta soudain dans la mêlée. Ah ! s'ils l'avaient lue, cette œuvre, autrement qu'en critiques appliqués à la recherche unique des beautés littéraires ou à l'éparpillement des ordures qu'elle charrie dans son cours puissant, ils auraient vu qu'elle était un acte continu, homogène et en constante progression !

Lisez les boutades de Voltaire contre le fanatisme religieux, et vous ne vous étonnerez plus de le voir défendre La Barre, Sirven et Calas. Lisez le « Crime de Sylvestre Bonnard » et vous n'avez plus aucune surprise de voir le scepticisme d'Anatole France se transformer en passion de justice et de vérité.

Relisez Zola : ses efforts pour nous rendre la vie dans toute sa réalité, sa méthode qu'il calque sur celles de la science génératrice de vérité, son besoin tant blâmé de tout dire et de tout montrer, qu'est-ce sinon une action continue, une préparation à une action plus haute, encore dans l'inconnu, et que l'histoire a fait surgir comme pour donner à sa force accrue patiemment l'occasion de s'exercer !

Il avait écrit trente livres, publiés à des centaines d'éditions ; il était riche, respecté, tranquille. La critique, à travers laquelle il avait dû percer comme un sanglier à travers un fourré plein d'épines, ratissait pour lui ses plates bandes fleuries. La vieillesse s'annonçait pour lui comme une consécration et comme un repos. Un cri de détresse lui met dans le cœur une angoisse. Qu'est-ce donc ? Un homme qu'on martyrise. Non, c'est la Vérité qu'on outrage, c'est la Justice qu'on met à la double boucle.

L'écrivain considérable et considéré, le riche qui connut la faim et n'a plus qu'à jouir fastueusement du fruit de quarante ans de labeur, pourrait reprendre nonchalamment la plume et tirer de ce bruit une belle histoire qui se vendrait bien et ajouterait une aile à son château. Oui, un de nos « gens de lettres » enrichis eût trouvé là quelques gros lardons à ajouter à sa bonne pitance.

Zola y vit son œuvre à achever, sa vie à compléter.

× × ×

Et dans l'angoisse du combat, alors qu'il n'évitait la sournoiserie des juges armés de la loi que pour avoir à se garer du couteau des assassins, trois nouveaux livres, trois nouveaux actes, s'élaboraient pour attester sa sincérité. « Justice » n'a pas paru, un hasard brutal, ce dieu inconnu que les anciens plaçaient au dessus des dieux, ne l'a pas permis. Mais « Vérité » est là pour nous dire le supplice et la victoire finale des cœurs hardis et des esprits sincères. Et « Travail » est là pour montrer à l'ouvrier sa gloire de demain après lui avoir montré son calvaire d'hier et d'aujourd'hui avec l' « Assommoir » et « Germinal ».

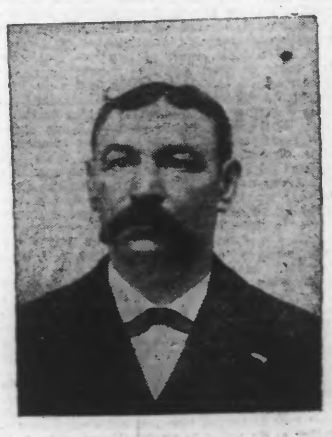
Travailleurs qui préparez la cité future, il est un des vôtres, celui qu'hier nous avons acclamé, non dans un cri d'idolâtrie, mais de joyeuse espérance.

Eugène FOURNIERE.

Une cérémonie intime

LE CITOYEN EVRARD EST FAIT CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR

L'usage — et aussi les réglements de la Grande Chancellerie, — veulent que chaque nouveau membre de la Légion d'Honneur reçoive officiellement sa croix d'un légionnaire appartenant à un grade supérieur à celui qui lui est conféré.



Le citoyen F. EVRARD,
Chevalier de la Légion d'honneur, Secrétaire du Syndicat des Mineurs du Pas-de-Calais

Jusqu'à ce jour notre excellent ami et collaborateur Florent Evrard, secrétaire du syndicat des mineurs du Pas-de-Calais, nommé chevalier de la Légion d'honneur par le Ministre du Travail, n'avait pas reçu cette consécration de sa nouvelle dignité.

Sur la prière du Grand Chancelier lui demandant de désigner lui-même le dignitaire qui le mettrait en règle avec les réglements de l'Ordre, le citoyen Evrard fit connaître qu'il choisissait notre ami et rédacteur en chef G. Desmons qui est, on le sait, officier de la Légion d'honneur.

Et hier, en une cérémonie toute intime qui eut lieu dans nos bureaux, Evrard a reçu du docteur Desmons l'accolade, ainsi que les brevets et insignes de Chevalier de la Légion d'honneur. Puis un déjeuner amical réunit tous ceux qui avaient assisté à cette petite fête de famille.

Hier & Aujourd'hui

UN LACHE

Pendant l'apothéose d'Emile Zola au Panthéon, alors que M. Doumergue, ministre de l'instruction publique, célébrait le grand écrivain, le grand patriote et libre qui réveilla la conscience de la France et sauva la République alors qu'elle avait failli périr dans la plus honteuse aventure cléricale et nationaliste, un homme avait plus particulièrement droit de jouir du triomphe : Alfred Dreyfus était là, à la place qui convenait, au premier rang.

Un lâche, profitant d'une carte de presse, un ancien normalien, un nationaliste, se glissait dans la foule des personnages officiels et, arrivé à bonne portée, visant par derrière le commandant Dreyfus, il déchargeait sur lui deux balles de son revolver.

Saisi au cou, blême et suant la peur, le misérable affirmait que son arme n'était pas chargée, espérant peut-être qu'on le laisserait là comme un fou et qu'il pourrait fuir. Ce pleutre n'eut même pas le courage de son acte.

Voilà le premier résultat de la campagne menée par la réaction et aussi de la faiblesse du gouvernement devant les tentatives audacieuses du nationalisme éhonté. A-t-on inquiété les hommes de l' « Action Française » quand ils couvraient Paris d'affiches annonçant cyniquement qu'ils veulent détruire la République ? A-t-on inquiété les auteurs des placards sur lesquels les passants pouvaient lire, et Vive le Roi ! et A bas la République ! Pourquoi cette faiblesse pour les uns quand la sévérité n'a pas manqué pour d'autres ? Chaque jour les journaux réactionnaires provoquent à l'émeute, à l'action directe et sanglante. S'étonnera-t-on si ces provocations sont suivies d'effet ?

La leçon sera-t-elle comprise par le Gouvernement et par les républicains ? Il est temps que soit enrayée la propagande d'un césarisme renaissant qui fit descendre hier dans les rues de Paris, les vieilles bandes d'apaches et d'écervelés qu'on n'y voyait plus sous les ministères Waldeck-Rousseau et Combes, alors que tous les républicains de gauche unis au sein du Bloc formaient à la République une invulnérable cuirasse.

Assez des divisions ; assez des tentatives d'élargissement de la majorité à droite ; et pour les réformes, et pour la sécurité même de nos institutions c'est toujours la politique du Bloc qui s'impose.

G. DESMONS.

CHRONIQUE

Ohé, Gabelou !

José Brunet, le douanier, portait crânement son uniforme. Il était grand, bien bâti, très brun, avec un front large et des yeux infiniment doux.

Marié depuis huit ans à la jolie fille d'un paludier de la côte, il avait deux amours d'enfants : Pierre et Louise.

Pierre était un vrai petit homme, très précoce et développé pour son âge. Dès que le printemps venait, il trottait pieds nus sur la grève, depuis l'aube jusqu'au soleil couchant. L'école était si loin, et la maman prétendait que « ça ne pressait pas d'apprendre à lire. »

D'ailleurs, Zizette marchait à peine, et il fallait la surveiller de près...

Très fiers de ses fonctions protectrices, Pierre emportait sa sœur avec les plus grandes précautions. Il lui disait des mots enfantins que la mignonne comprenait.

La grande joie de Pierre était d'accompagner parfois son père, le soir, quand il faisait sa ronde et que Zizette endormie ne réclamait plus ses soins.

Depuis longtemps, un contrebandier faisait le tourment de Brunet et de ses collègues.

Tout le monde le connaissait, le brigand, coiffé d'un foulard rouge, les reins entourés d'une ceinture également rouge, les pieds chaussés de sandales blanches à cordons rouges...

Il s'appelait Tonino, venait on ne sait d'où, ne respectait rien ni personne, injuriait parfois la Madone et les saints.

On savait, à n'en pas douter, qu'il passait tous les soirs des quantités de marchandises sous le nez de la douane. Mais jamais on n'avait pu le pincer en flagrant délit.

Comment s'y prenait-il ?

En vain Brunet et ses camarades le surveillaient-ils étroitement. On avait même plusieurs fois fouillé ses poches et sa ceinture.

Le bandit s'était laissé faire, en riant d'un mauvais rire.

Depuis ce temps, il prenait la chose en plaisanterie.

Tantôt il s'affublait d'un ventre énorme, tantôt il se chargeait de volumineux paniers. Malheur au douanier zélé qui voulait inventorier ces choses : le tout se trouvait vide...

Et l'homme découvrait ses dents de bête féroce en un rire effrayant.

Maintenant Brunet le surveillait de près. M. l'inspecteur des douanes avait promis un avancement à celui qui prendrait Tonino en flagrant délit. Brunet voulait obtenir cet avancement. Il voulait aussi remporter cette victoire pour lui-même, par amour-propre.

Tonino qui savait tout passait devant le poste, dès la nuit tombée, les mains dans ses poches, en sifflant effrontément.

Depuis qu'il était sûr que Brunet lui en voulait il revenait aux heures où celui-ci était de garde.

Alors, si le bandit n'apercevait pas le douanier, il avait un cri spécial pour attirer l'attention de Brunet. Il faisait un porte-voix de ses mains, et d'un ton menaçant, de toutes ses forces, il lançait un appel :

« Ohé, gabelou ! »

Et l'écho se répercutant dans les roches rétrécit en un ricanement prolongé : « Ohé, gabelou ! ohé, gabelou !..

II

« Papa, ce soir, fais attention au chien de Tonino.

— Pourquoi, mon Pierre ?

— Parce que j'ai vu Tonino habillé en douanier, qui lui donnait de grands coups de fouet.

— Et tu supposes ?

— Je ne sais pas bien au juste, papa. Je crois que Tonino s'était habillé en douanier pour que son chien croie que les douaniers vont le battre... et qu'il les morde.

— Cela se peut, mon petit. Mais je veillerai. Je ne laisserai pas ce maudit animal arriver jusqu'à moi, sois tranquille.

— S'il approche, tu lui donneras un grand coup de pied

— Je lui donnerai mieux que cela, mon enfant... »

Brunet attira sa femme dans un coin de la chambre et lui dit tout bas : « La vérité sort de la bouche des enfants. Je surveillerai le chien. Il n'est pas rare que les contrebandiers utilisent ces animaux pour transporter les essences, les tabacs et les dentelles... Le chien est intelligent et fidèle. Il est rapide à la course et son flair le sert aussi bien que son instinct.

« J'ai peur pour toi, mon pauvre homme, dit Lucie

— Ne suis-je pas armé ?

— Le brigand peut t'attaquer par derrière.

— Le brigand n'a pas de raison pour me frapper. Il n'a qu'un but. Le passage de sa marchandise. Le reste lui importe peu.

— Je sais tout cela. Je sais aussi que tu es robuste et courageux. Mais je crains toujours.

— Rassure-toi tout à fait, va ! Je serai prudent.

— Que Dieu te garde, pour moi et pour nos petits. »

Alors, dans la nuit froide et profonde, une nuit de novembre où de minuscules flocons de neige s'éparpillaient en fine poussière blanche, on entendit un bruit léger de pas lestes, précipités.

Brunet ouvrit sa porte.

Un chien passa comme une flèche....

A quelques pas, Tonino parut. Tonino debout sur un tas de sel, tenant sa petite lanterne, Tonino tout noir sur son piédestal blanc autour duquel flottaient et voletaient des papillons de neige...

Et Tonino cria plus fort que jamais son appel plein de moquerie mauvaise :

« Ohé, Gabelou ! »

Plus fort que jamais, l'écho répéta sur la côte et sur l'onde :

Ohé ! gabelou !... Ohé, gabelou, ou... ou...

III

« Le voici, le gabelou », cria Brunet en s'élançant dehors.

Tonino prit rapidement sa course, et longtemps Lucie, pâle et tremblante, sur le seuil de sa demeure, entendit le bruit de leurs pas...

« Maman, maman, j'ai peur, sanglota Pierre.

— M'man, peu ! répéta Zizette. »

Lucie dit :

« Ne craignez rien, mes enfants ! puis elle rentra chez elle et referma sa porte.

Lentement, elle s'agenouilla devant le christ de bois noir qui avait reçu le dernier baiser, le dernier regard de sa mère.

Elle pleura silencieusement. Zizette se rendormit.

Mais Pierre, le petit homme, ne se rendormit pas lui. Il s'habilla tout à fait et vint se mettre à genoux tout auprès de sa maman.

— Maman, ne pleure pas.

— Je ne pleure pas. Je prie... »

Soudain, une détonation retentit, suivie d'un cri.

Malgré le vent, à travers la porte fermée, ce cri parvint à Lucie, fut perceptible pour Pierre.

« Papa ! cria l'enfant qui sortit.

— Mon homme », murmura Lucie, dont les jambes tout à coup vacillèrent...

Elle fit sur elle un effort surhumain et courut à la suite de Pierre.

Mais elle dut s'arrêter. La voix terrible qu'elle connaissait si bien, tonna sur un ton de triomphe :

« Ohé ! Gabelou ! »

IV

Lucie resta quelques secondes immobile. Elle s'appuya au mur de la maison et ferma les yeux. Dans cette cécité absolue, elle vit son homme, son Joé, le père de ses enfants, son aimé, le crâne ouvert par une horrible et profonde blessure.

Elle passa brusquement sa main sur son front, comme pour en arracher la crucifiante vision, puis elle ouvrit les yeux et reprit sa marche.

Elle ne reconnaissait plus son chemin. Tout tournait autour d'elle, et les flocons neigeux semblaient l'entraîner en un tourbillon infernal, et la terre humide et noire semblait se dérober sous ses pieds.

Faiblement, Lucie appela : « Pierre ! »

L'enfant qui revenait déjà tout haletant d'une longue course, accourut.

« L'as-tu retrouvé ?

— Non.

Cherchons, mon petit, cherchons encore, et que Dieu nous protège ! »

Ils cherchèrent longtemps, longtemps... mais en vain.

Lassés de leurs recherches infructueuses, inquiets du logis, dont la porte restée ouverte laissait peut-être entrer la mort pour faucher Zizette, ils revenaient chez eux, quand leurs pieds se heurtèrent à un corps...

Ils eurent un cri d'inexprimable douleur, et se penchèrent tous deux à la fois.

Ce corps était un cadavre, le cadavre du chien qui avait perdu tout son sang par une large blessure au flanc. Autour de lui traînaient encore des débris de cigares et des lambeaux de dentelles précieuses qu'on avait dû arracher d'un sac de peau que le chien portait, attaché par une courroie.

— Dieu soit loué ! dit Lucie. Nous n'avons pas vu un coup de feu. Ton père est sauvé !

— Pour cette fois, du moins, » dit joyeusement Brunet qui arrivait juste à ces mots de sa femme.

Eperdument il serra sur son cœur les deux êtres si chers dont la tendresse lui était douce.

« La porte est ouverte, Zizette a froid », rentrons, dit la mère.

« La porte est fermée, je viens de chez nous. Je l'ai refermée : Zizette dort paisiblement, rassure-toi tout à fait, ma femme.

— Tonino ?

— Tonino est bien coffré. Nous l'avons pris. Et si j'ai tué le chien, c'est pour la constatation du délit... Je ne pensais pas vous effrayer.

— Ne parlons plus de peur. Tout est bien mon Joé... »

Brunet est contrôleur dans une jolie petite saline de la Méditerranée. Le soleil du Midi a mis du rose aux joues de sa femme et fait ses enfants plus gais.

Parfois dans les nuits sereines, au bord de la mer bleue qui vient caresser leurs pieds délicats, Pierre et Louise joignent leurs petites mains en avant leurs bouches mignonnes et grossissant leurs voix pour effrayer le père, ils crient très fort, très fort :

« Ohé gabelou !!... »

Et sur la mer bleue, calme et folle, le cri se répercute en un frémissement très doux... La Méditerranée chante...

Ou... ou... Gabelou !..

UGY MARIO.

ECHOS

PREVISION DU TEMPS

PAR LA TELEGRAPHIE SANS FIL

Les divers instituts météorologiques mettent à profit les informations données par les paquebots, au sujet des conditions atmosphériques régnant sur l'Atlantique. L'intérêt des informations pour la prévision du temps est surtout important pour les pays de l'Ouest et de l'Europe. On peut les avertir ainsi de l'apparition des cyclones.

Dans l'Amérique du Nord, il existe actuellement 61 postes de la télégraphie sans fil, dont 28 pour les Etats-Unis ; 36 paquebots sont autorisés à transmettre les observations faites en mer à midi. Au navire partant des côtes d'Amérique, on peut alors annoncer le mauvais temps. On signale aussi la présence d'obstacles dangereux pour la navigation icebergs, épaves.

Cet emploi de la télégraphie sans fil est des plus pratiques ; il est à présumer que dans l'avenir chaque Compagnie de navigation possédera un poste spécial.

LE GOSIER D'UN AUTEUR DRAMATIQUE

M. Pierre Wolff, l'auteur dramatique, avait loué l'été dernier, pour trois mois, un château en Normandie, moyennant 6.500 francs. Il s'était réservé le droit de prendre dans la cave et dans le bûcher le cidre et le bois dont il pourrait avoir besoin, à condition, bien entendu, d'en tenir compte au propriétaire, M. Malfilâtre. Ce dernier, à la fin de la saison, présenta à son locataire une note de 1 950 fr. pour cidre, bois et assiettes cassées. La consommation du cidre était évaluée, pour les trois mois, à 3.500 litres, cotés 20 centimes, soit au total 1.100 francs. Le reste, 850 francs représentait le bois brûlé et les assiettes cassées. M. Pierre Wolff est un homme relativement sobre, qui ne se souvient pas d'avoir eu mal aux cheveux depuis bien longtemps ; il n'a pas l'habitude de faire du feu pendant les grandes chaleurs, et chez lui, on ne se jette pas la vaisselle à la tête. Il représenta à M. Malfilâtre qu'il devait y avoir de grosses erreurs sur sa petite note et lui demanda une diminution. M. Malfilâtre ne voulut pas rabattre un centime et il poursuivait hier l'auteur dramatique devant la septième chambre du tribunal civil. Après plaidoiries de MM. de Cagny et Vitrant, le tribunal a réduit la note à 800 francs.

Congrès de l'Art à l'Ecole

Sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz, on souhaita plus de Beauté pour ennoblir la vie, on assista à une fête de Grâce, on vit une école joyeuse, et c'est un premier effort très généreux.

Un congrès d'art est toujours une chose intéressante et qui rompt avec la banalité ordinaire des assemblées. Le congrès de l'Art à l'Ecole qui se tient en ce moment à Lille et s'est ouvert hier marque de la plus vive façon par son originalité et le concours de dévouements qui l'entourent.

La société l'Art à l'Ecole fondée dans le but d'élever les jeunes esprits dans l'amour de l'Harmonie et de la Beauté, ces sources de joie dans la vie, a pu trouver dans notre région un accueil empressé et déjà des exemples louables, illustrant heureusement les principes généreusement proposés.

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, a donné en assistant à l'ouverture des travaux du congrès une consécration officielle, précieux gage d'un appui du gouvernement, à une initiative nationale d'éducation plus largement comprise du jeune prolétariat.

Avant de donner l'impression des diverses phases de la séance inaugurale du congrès d'hier il nous a semblé intéressant de mettre sous les yeux des lecteurs le programme en quelque sorte des travaux de la Société « l'Art à l'Ecole ». C'est à son dévoué président de la section du Nord, M. G. Lyon, que nous laisserons le soin de fixer quelques points pour nos lecteurs.

Voici, en effet, comment M. G. Lyon a bien voulu nous préciser les détails de ce programme d'idéal, dont la réalisation aurait de si merveilleuses conséquences sur l'état d'âme des masses, et apporterait tant de joyeuses lumières dans tous les humbles regards tournés vers le soleil de l'Art.

M. Lyon, recteur, nous décrit l'œuvre

« Nous voulons cultiver le sentiment de la Nature et celui de la beauté dans l'Art. Cela se cultive donc ? Ma foi, oui. Tous les goûts non strictement égoïstes sont objets de culture et d'éducation. La nature par son enveloppement continu émousse la plus souvent chez ceux-là qu'elle a le plus favorisés de ses spectacles, l'émotion admirative. La où elle étale toutes de magnificence elle a ses séductions délicates et subtiles auxquelles une âme béotienne demeurera insensible. Il faut avertir l'esprit, stimuler la sensation esthétique et amener l'éveil des facultés de percevoir, le plus souvent assoupies dans la torpeur de l'indifférence. Combien ce qui est vrai de la nature l'est-il plus encore de l'art ! D'où la nécessité d'une formation de l'esprit, d'une direction surtout.

Certes, si nous disposions de budgets indéfinis, il serait séduisant de ne couvier les enfants et premièrement les enfants du peuple à s'instruire qu'en de jolies écoles, aux proportions harmonieuses, dont le seul aspect serait une perpétuelle leçon de mesure et de grâce. Ce n'est là, hélas, qu'un rêve, un féerique roman. Toutefois dans les constructions nouvelles notre Société de l'Art à l'Ecole s'efforcera d'introduire une décoration discrète, un heureux choix de couleurs et de nuances n'entraînant pas plus de frais que de prétentieuses laideurs.

Nous encouragerons les maîtres et les élèves qui, unis par le commun désir d'évoquer un peu de grâce et d'élégance, ont toute licence de substituer à de vulgaires images des représentations poétiques de sites naturels, de monuments héroïques, d'œuvres de la statuaire ou de la peinture consacrées par l'admiration des hommes. Je pourrais citer, en ce genre, d'étonnants tours de force accomplis ici et là, sans grands débours. Cette parure, cet habillement esthétique de nos couloirs et de nos salles ne sera évidemment pas l'œuvre d'un seul jour. Mais, à la longue, chaque établissement pourra présenter aux yeux des enfants et des jeunes hommes une exposition permanente de chefs-d'œuvre, de sorte que l'élève s'accoutume, si j'ose dire, à voir en beauté.

Ce n'est pas tout. L'impression de beauté n'a pas seulement la vue pour organe. Il est tout un autre monde d'impressions, de sensations profondes, qui enivrent l'âme jusqu'à la porter comme au seuil de l'infini : ce sont celles dont l'oreille est la dispensatrice. La musique était pour le peuple grec, ce peuple le plus intellectuel qui ait jamais été, non pas un art, mais l'art par excellence, celui qui enveloppait tous les autres. Nos régions sont-elles aussi éprises d'harmonie. L'art musical y est tenu en grand honneur. Et les plus grands parmi les maîtres de la pédagogie s'accordent à reconnaître que nul stimulant éducatif ne lui saurait être comparé.

Les Ecoles Normales accomplissent déjà à cet égard des merveilles, et nous voudrions que cela s'étende aux Lycées et Collèges, que la musique soit non plus un article de luxe, mais partie vive de la scolarité journalière.

L'art dramatique ne sera pas exclu de nos établissements. Il importe que les élèves s'exercent à dire les grands textes avec justesse et agrément, à réciter les morceaux poétiques non avec une monotonie d'automate mais de manière à caresser l'oreille et à contenter la raison.

Enfin n'appartient-il pas à l'Art encore de régler les mouvements et les attitudes, de corriger la gaucherie et la lourdeur de présider à certaine gymnastique nouvelle, visant bien moins à déployer la force qu'à favoriser l'eurythmie ? Je m'arrête. Le programme que je viens de tracer est vaste. Et cependant il n'est qu'une esquisse, sans doute incomplète. Il appartiendra à chacun de le remplir de son mieux. L'Art est essentiellement un domaine de liberté. Rien ne s'y doit accomplir sur injonction.

Nos sociétés d'Art à l'Ecole ne commettront pas la faute de recourir aux contraintes. Leur influence sera toute de persuasion. Elles appelleront les bons vouloirs. Aplaniront les tâtonnements, coordonneront les initiatives, raffermiront les incertitudes, provoqueront les libéralités, viendront en aide aux entreprenants, entretiendront la foi en l'œuvre et organiseront le succès.

Ouverture du Congrès
Arrivée de M. Dujardin-Beaumetz

Maintenant que nous avons tracé le but, passons aux travaux du Congrès de cette œuvre si généreusement inspirée.

Par le train d'onze heures du matin, hier, avec 40 minutes de retard dues à un accident de machine en route, M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat des Beaux Arts, délégué par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, arriva à Lille pour présider la séance inaugurale du congrès.

La gare avait fait coquette toilette. Elle voulait se mettre à la hauteur d'un dignitaire de l'Art.

M. Dujardin-Beaumetz dès sa descente du wagon, sourit, eut un mot aimable pour tous et sa physionomie joyeuse et un peu épicurienne ne se rida point de toute la journée malgré les fatigues des déplacements.

Avec lui étaient venus :

M. Couyba, sénateur, président de l' « Art à l'Ecole » ; Léon Riotor, secrétaire général de cette société et Mme Riotor ; Bigard-Fabre, chef des travaux d'art au sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts ; docteur Galtier-Boissière, conservateur des collections du Musée pédagogique ; Chapuis, inspecteur principal de l'enseignement du chant dans les écoles de la ville de Paris ; Mme Jeanne Girard, inspectrice des Ecoles maternelles ; Louis Guérin, inspecteur principal de l'enseignement du dessin dans les écoles de la ville de Paris, représentant M. Bédorez, directeur de l'enseignement de la ville de Paris ; Hugot, chef de bureau de l'enseignement secondaire au ministère de l'instruction publique ; Riel, instituteur, fondateur de la première section parisienne de l'Art à l'Ecole ; Laffineur, de la section de Tunisie ; Félix Payron, homme de lettres, etc., etc.

Les personnalités lilloises qui l'accueillirent étaient MM. Lyon, recteur de l'Académie ; Prédal, directeur de l'enseignement primaire du Nord ; Deully, conservateur du Palais des Beaux-Arts et Mme Deully ; Emile Gavelle, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, secrétaire général de la section du Nord de la société l' « Art à l'Ecole » ; Le Goaster, inspecteur principal de la Compagnie du Nord ; M. Baert, architecte.

Dans des landaus le petit cortège s'en fut vers le rectorat où M. Lyon offrait à M. Dujardin-Beaumetz et à quelques invités un déjeuner d'un caractère intime, après une visite fort courte à l'Ecole des Beaux-Arts où l'on admira une exposition des travaux des élèves.

Le Congrès. — Les Décorations

A deux heures à la salle de la Société Industrielle, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz s'est ouverte la première séance du Congrès de l'Art à l'Ecole. Près du président avaient pris place MM. Vincent, préfet du Nord ; Delesalle, maire de Lille ; Couyba, Riotor, Lyon et Gavelle.

Des congressistes de tous les pays étaient dans l'assemblée. La Hollande, la Belgique, l'Allemagne avaient des représentants. Un parterre de dames formait la plus gracieuse assistance qu'il fut possible de donner à un congrès de Beauté et de Grâce.

Après l'audition de la *Marseillaise*, M. Dujardin-Beaumetz procéda à la remise des distributions honorifiques.

Furent nommés :

Officiers d'instruction publique. — Muylaert, Fanier, de Valenciennes ; Carpentier, professeur au Conservatoire de Lille ; Mellerio, artiste peintre à Paris ; Hodebert, professeur à l'école des Beaux-Arts de Lille.

Officiers d'Académie. — Gavelle, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts à Lille ; Devienne, professeur de musique au Lycée Fénelon ; Leriche, surveillant général de l'école des Beaux Arts à Lille ; Martin, conférencier à Angoulême ; Circaud, à Neuilly-sur-Seine ; Bourguain, professeur à Guéret.

Les Discours

M. LYON

Vint le moment des discours. M. Lyon, recteur, commença ainsi :

« Tous les congressistes n'ont pu assister à cette séance comme ils l'auraient désiré, étant retenus par leurs devoirs professionnels. Je sais qu'ils sont de cœur avec nous. Toute de suite, l'œuvre de l'Art à l'Ecole a rencontré dans le Nord de sincères partisans et de dévoués propagateurs. Nous sommes heureux que ce soit dans ce milieu d'enthousiasme que le congrès ait tenu sa première assemblée. La section septentrionale de l'Art à l'Ecole est une fille très jeune qui souhaite la bienvenue à la grande société générale, sa maman fort jeune elle-même, mais ce salut est plein de cordialité très tendre.

Depuis quatre ou cinq ans que Couyba me demande d'organiser dans le Nord une filiale de la société l' « Art à l'Ecole », le succès s'est hâté et déjà 1600 adhérents nous ont permis de dire que les résultats de notre belle entreprise ont dépassé nos espérances.

Ce congrès pourrait être sous l'impulsion officielle que lui donne la présence de M. Dujardin-Beaumetz, comme un feu d'artifice à l'éclat brillant mais fugitif. Il n'en sera pas ainsi. Des conséquences heureuses en résulteront.

Déjà dans quelques lycées de Valenciennes, Tourcoing, Boulogne, etc., des efforts d'art ont été tentés et ont donné des résultats appréciés.

Notre pays est tout indiqué pour qu'on y fasse la belle expérience de l'Art enseigné à l'école. Dans nos régions septentrionales les moins favorisées par la nature, l'ambiance discrète de l'atmosphère, la lumière éteinte, l'ombre intense, suscitèrent les plus renom-